

RAPHAËL SORIN

DU MÊME AUTEUR

Parisiennes, Le temps qu'il fait, 1992.

Pop Art 68, L'Echoppe, 1996.

Produits d'entretiens, Finitude, 2005.

21 irréductibles, Finitude, 2009.

LES TERRIBLES

Autres produits d'entretiens

ILLUSTRÉS DE VIDÉOGRAMMES
D'ALAIN LE SAUX

finitude
2011

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT EXEMPLAIRES SUR PAPIER JONQUILLE, DONT CINQ EXEMPLAIRES HORS-COMMERCE RÉSERVÉS AUX COLLABORATEURS, NUMÉROTÉS DE I A V, ET QUINZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE I A 15. TOUS SONT ENRICHIS D'UNE PHOTOGRAPHIE ORIGINALE SIGNÉE PAR ALAIN LE SAUX.

Pour Muriel P., terriblement.

Finitude a bénéficié en 2011 d'une aide du Ministère de la Culture et du Conseil Régional d'Aquitaine. Merci.

© éditions Finitude, 2011



« Dans l'armoire-bibliothèque de mon père, à laquelle j'avais accès vers mes dix-douze ans, Vielé-Griffin voisinait avec Rimbaud, de Régnier avec Hérold, Aubier avec Apollinaire, Mallarmé avec Villon, Verlaine avec Lautréamont, Montesquiou avec Cendrars et Rutebeuf et, tant bien que mal, je les ai lus.

Heureusement pour ma formation, il y avait aussi Féval, Dumas, Zévaco, Maindron, Fantômas, Erckmann-Chatrian, Radcliffe, et un lot de crapuleux romans populaires — dont je me rappelle un titre, "L'étranglé" — avec pas mal de cuisses, poitrines offertes et autres friandises. Je frémis en songeant au cuistre que je serais devenu si j'avais disposé de lectures moins équilibrées. »

Louis Scutenaire

LIGNE ROUGE

Fantômas, en frac, loup de velours noir, huit-reflets, cape et poignard, marche sur les toits. Jacques Vaché, dandy opiomane au monocle de « crystal », brille, tel un astre noir, dans le ciel surréaliste. Benjamin Péret insulte un prêtre. Arthur Cravan, à Berlin, se promène avec quatre prostituées sur les épaules. Pierre Naville annonce le « nouveau Léviathan ». Vladimir Pozner, le jeune futuriste, adopte la devise des Frères Sérapion : « Chacun a son tambour. » Robert Bloch, impavide, passe entre les bouteilles des Caves de la Veuve Clicquot. Léo Malet baptise l'Ange au sourire de Reims : « La vamp aux ailes trouées. » Marcel Duhamel

recrute la fine équipe de la Série Noire. Stephen King cherche la carotide. Raymond Chandler me sème dans la Cité des Anges. James Hadley Chase est mort. Ed McBain m'écrase les phalanges au Plaza. Harry Whittington boit du champagne Ruinart dans le hall du Frantel. William S. Burroughs, en costume trois pièces marron, allume ses Player's. Robert Siodmak réussit son *Corsaire rouge* et rate son *Custer*. Samuel Fuller nous laisse trois bouts de cigare et quatre films. Robert Mitchum traîne sa carcasse d'un château l'autre, à Cognac. B. Traven termine son voyage dans la spirale des mensonges. Pierre Prévert se souvient d'Elie Lotar. Arletty a vu Céline quarante-huit heures avant sa mort. Frédéric Dard fête la sortie de son 120° San Antonio. Pierre Siniac a une tête qui me revient. Thomas Narcejac fournit la « pâte humaine aux combinaisons abstraites » de Pierre Boileau. Georges-J. Arnaud ne se relit jamais. Jean-Patrick Manchette écoute la chanson de *Gilda*.

Cette ligne rouge, comme une longue balafre sur le front hautain de la littérature dite « blanche », j'aurais pu la teindre en noir, ou même en blême. Elle est taillée dans les aubes ou les crépuscules des grandes villes. Elle s'inspire du souffle des hommes en fuite, du regard perdu des femmes traquées. Elle porte les couleurs de la révolte, du malheur parfois, de quelques rires et de nombreux défis. J'ai essayé de la suivre, en

compagnie de plusieurs complices, les gangs successifs de Champ Libre, du Sagittaire et de Subjectif. Ensemble, nous avons semé le bordel, comploté et échoué, sans aucuns regrets ni remords.

Raphaël Sorin, janvier 2011.
(en écoutant *Put the blame on Mame*)

J'ai emprunté mon titre, *Les Terribles*, à un livre d'Antoinette Peské et Pierre Marty, publié en 1951 aux éditions E. Chambriand. Il saluait le génie d'auteurs de romans populaires, Maurice Leblanc, Gaston Leroux, Souvestre et Allain, dont je lisais les romans dès l'adolescence, en commençant par *Le mystère de la Chambre jaune* et *Le parfum de la dame en noir*, des purs chefs-d'oeuvre. Chambriand était aussi l'éditeur de certains Céline, comme *Casse-pipe* et *Foudres et flèches*. De son vrai nom Pierre Monnier, ancienne recrue de la Cagoule, il était présent lors de mon déjeuner avec Arletty qu'il avait organisé.



FANTÔMAS
UNE OMBRE IMMENSE

De février 1911 à septembre 1913, un individu en frac, loup de velours noir, huit-reflets, cape et poignard, fait trente-deux apparitions à Paris. La nuit, il marche sur les toits, se glisse dans les hôtels particuliers, les bouges, les cafés, les caves et les cercles. Il surgit du côté de la Chapelle, rue Ramey, près des fortifs, des terrains vagues. Avec sa bande d'Apaches, il hante les restaurants ou se glisse par les égouts. Ses victimes, avant de mourir, hurlent son nom : *Fantômas!*

Les exploits de Bonnot et des anarchistes, qui commencent alors, comparés aux siens, sont de la

petite bière. Fantômas, alias «l'Homme aux cent visages», le «Génie du crime», le «Maître de l'effroi», est un gentleman dévoyé que rien n'arrête. Pair de Jack l'Éventreur, du marquis de Sade, de Lacenaire et de Maldoror, il étrangle, torture, découpe ou enlève ceux qui s'opposent à ses fins. Comme une «ombre de chauve-souris élégante» (Pierre Véry), il est partout. «*Je suis la Mort et il n'est point de lieu et point de temps où la mort ne soit pas!*»

Ses inventeurs, Pierre Souvestre (1874-1914) et Marcel Allain (1885-1969), deux journalistes, ont donné naissance à un personnage populaire qui choisit le bonheur dans le crime. Tandis que Chéri-Bibi, Rouletabille et Arsène Lupin, héros de feuilletons ou de séries, sont à la merci d'une bonne action, Fantômas ne mollit jamais. Né pour le Mal, il persévère dans son être. Au cours des trente-deux fascicules qui racontent ses aventures — improvisés chacun en trois semaines devant un dictaphone — il ne parvient pas à étancher sa soif de sang ni de larmes. Le public d'ailleurs, en redemande, et l'éditeur Fayard se frotte les mains.

Le triomphe de Fantômas, accéléré en 1913 par les films que réalise Louis Feuillade pour Gaumont, avant Judex et les Vampires, dépassera vite le couple de plumitifs qui l'a si frénétiquement créé. Souvestre meurt en 1914 de la grippe espagnole. Allain, lui,

survit jusqu'en 1969. Il écrit seul des romans innombrables sans renouer avec le succès des Fantômas. En 1926, sur onze titres, il tente bien de faire revenir sa créature... et y renonce pour se remettre à produire n'importe quoi.

Guillaume Apollinaire, dès 1912, aurait fondé une Société des amis de Fantômas, rejoint par Francis Carco, Jean Cocteau, Colette, Rachilde, Henri Duvernois, etc. Max Jacob en était le «prieur, le chapelain, le directeur d'inconscience», selon André Salmon. De son côté, Blaise Cendrars salue cette «*Énéide* des temps modernes», et consacre au «Roi des voleurs» l'un de ses *Dix-neuf poèmes élastiques*.

La «vague de rêves» du surréalisme, après 1924, déferle autour de la silhouette sinistre de l'encagoulé. On signale son passage dans *Anicet ou le Panorama*, de Louis Aragon, dès 1920, auprès de Nick Carter et de Bonnot. Il traverse au pas de charge les «romans» de René Crevel. Il fascine jusqu'au vampirisme, le mystérieux Ernst Moerman, né à Namur, qui lui consacre un film, sans doute perdu, et un grand poème en trois chants (*Fantômas I, Fantômas II, Fantômas III*), où fusent des images du tonnerre: «Chapeau haut de forme braqué sur l'infini/Image perpendiculaire à notre jeunesse/Parricide mort au champ d'honneur/Fantômas qui êtes aux cieux/Sauvez la poésie».

Un autre Belge, le peintre René Magritte, subira aussi l'emprise fatale. Il s'en inspire pour plusieurs toiles, dont *l'Assassin menacé* (1926) et *le Retour de flamme* (1943). Dans la revue *Distances*, en 1928, il le définit en peu de mots, très ciselés, presque médiumniques: «Il n'est jamais invisible entièrement. On peut voir son portrait à travers son visage».

Sa dernière victime surréaliste, Robert Desnos, lui porta une gerbe poétique, somptueuse, qui couronne ce tas de fleurs, déjà énorme. *La Complainte de Fantômas* (1933, repris dans *Domaine public*, Gallimard, 1953) s'accompagnait d'une musique de Kurt Weill. Elle représente le résumé le plus exact des épisodes du feuilleton et en livre l'esprit, avec compétence: «Écoutez... Faites silence / La triste énumération / De tous les forfaits sans nom / Des tortures, des violences / Toujours impunis, hélas! / Du criminel Fantômas.»

Les forfaits du tortionnaire aux escarpins finirent-ils par lasser des lecteurs nourris de Chandler? La Seconde Guerre mondiale, où il fut dépassé par des criminels autrement déterminés, avait-elle contribué à pâler son «ombre immense» qui s'allongeait sur le monde et sur Paris? On n'entendit plus parler beaucoup de Fantômas jusqu'au cinquantenaire de sa naissance, en 1971, suivi de la parution, sept ans après, d'un numéro spécial d'*Europe*, dirigé par Francis Lacassin qui rappela sa visite à Allain et remua des souvenirs.

Dernièrement, le côté kitsch de la saga plus un recul nostalgique vers le cinéma de Feuillade ou la poésie involontaire de Léo Malet et Gustave Le Rouge, par exemple, semble annoncer une revanche du prince des étrangleurs, Claude Ollier ne cache pas son faible pour ces «grands films de mystère», ces «drames d'aventures», projetés à la Cinéma-thèque (*Souvenirs écran*, Gallimard, 1981), et, après Resnais, Franju, Boileau et Narcejac, rejoint ainsi la cohorte des disciples de Fantômas. Des poètes actuels emboîtent le pas à la créature infernale: Yves Martin, Alain Morin qui, avec *les Grands Froids* (Éd. Saint-Germain-des-Prés, 1975) évoque encore à la perfection Lupin ou l'ancêtre de Diabolik: «Les souliers vernis craquent / L'esprit huit reflets / S'emprisonne dans un monocle / Un chapeau s'élance / À la poursuite d'une automobile».

La réédition par «Bouquins» de quatre épisodes de *Fantômas*, donnés intégralement, pour la première fois, devrait donc tomber à pic. Depuis une tentative avortée de Presses-Pocket, la série est tout à fait introuvable. Les néophytes vont découvrir, avec les rebondissements ou les digressions de l'original, le monstre et ses adversaires irréductibles, Juve, le «subtil policier», Fandor, le jeune journaliste, «un risquer-tout, un impulsif». Ils vibreront pour Hélène, la fille de Fantômas, «jolie brune, très sportive», l'éternelle

fiancée de Fandor. L'évocation de la compagne de l'ignoble assassin, lady Beltham, « blonde comme les blés », les fera également tressaillir.

Le train perdu, à lui seul, empile les trouvailles les plus folles. Souvestre et Allain, anticipant sur « l'écriture automatique » de Soupault / Breton, filent bon train — c'est le cas de le dire — et n'en font heureusement qu'à leur tête. On quitte les bords de la Marne où les complices de Fantômas, Bouzille, Beaumôme et Marie Legall, tremblent à l'apparition soudaine du Maître, silhouette noire à cagoule, pour aller dans des wagons étranges, occupés par les nains et l'homme à figure de chien du cirque Barzum. On tremble avec Alice Ricard, la malheureuse qui, prise par Juve, accepte de tuer Fantômas et le rencontre au cœur d'une forêt. Ayant caché sous son masque « deux fines ampoules électriques », il la frappe de terreur en jetant par ses yeux des éclairs sataniques.

Fantômas, pour liquider Juve et Fandor, détruit les réservoirs d'eau de Montmartre qui inondent Paris. Il provoque une pluie de sang. Il escamote un train dans un tunnel. Magritte, pourtant envoûté, revint un jour sur sa passion et confia ceci à André Souris (*la Destination*, Éd. Les lèvres nues, 1977) : « Je trouve cela détestable et je m'inquiète en songeant que j'ai pu me laisser prendre à son charme, que je croyais assez pur ». Ne faisons pas, aujourd'hui, la fine bouche.

Comparé à tant de feuilletons crachés par ordinateur, *Fantômas* reste un témoignage épatant de ce que l'imagination, si on lui lâche la bride, peut engendrer comme impériables trésors.

Le Matin, 10 février 1987.

EN COURANT APRÈS
JACQUES VACHÉ

Le passé littéraire de Nantes est riche en personnages peu ordinaires. Le romantisme lui doit certaines de ses figures les plus étranges, la poétesse Élisabeth Merceœur, qui joua les sylphides toute sa vie, ou la princesse de Salm-Dyck, ardente féministe sous l'Empire. Les Nantais eurent aussi parfois le goût des plaisanteries macabres et flegmatiques. La meilleure est de l'armateur Montaudouin, grand marchand de bois d'ébène, qui baptisa trois de ses navires *Voltaire*, *Rousseau* et *Contrat social*. La ville elle-même est un décor qui bouge à peine avec le temps. On quitte Jules Verne quai de la Fosse, le regard tourné vers la mer,

attendant de voir filer son île natale, détachée du cœur de Nantes, comme un navire ; on descend les escaliers du passage Pommeray, cher à Mandiargues, pour aller à la rencontre de la Lola de Jacques Demy ; on remonte la rue Crébillon, jusqu'à la place Graslin, où le père du poète gastronome Charles Monselet avait sa librairie.

Ce poids de livres, de voyages et de cruautés explique peut-être pourquoi Nantes passe pour être « la ville où est né le surréalisme ». D'ailleurs, plusieurs surréalistes y sont vraiment nés : Jacques Baron, le peintre Pierre Roy, Benjamin Péret (à Rezé), ou y vécurent, comme Maurice Fourré. Mais surtout, c'est ici qu'eut lieu une rencontre sur laquelle les historiens n'ont pas fini de gloser, entre André Breton et Jacques Vaché, au début de 1916.

Breton a souvent repris et embelli la légende de son ami, « suicidé » le 6 janvier 1919, dans une chambre du deuxième étage de l'ancien Hôtel de France, place Graslin. Mis à part son témoignage et les *Lettres de guerre* de Vaché, on savait peu de choses sur l'inventeur de l'*amour*, le précurseur de Dada, ennemi d'Apollinaire, le dandy opiomane au monocle de « crystal ». La famille, traumatisée par le scandale, se taisait. Vaché brillait donc, tel un astre noir, dans le ciel surréaliste entre deux autres jeunes morts mystérieux, Lautréamont et Rimbaud. Et puis, il a fallu qu'un libraire d'ancien, Bellanger, habitué à

fouiller dans les archives, s'intéresse à lui pour que les documents surgissent et que les témoins commencent à parler. On publia le roman inédit, *Cavalcadour*, où Jean Sarment racontait les exploits de la « bande » du Grand Lycée, dont Vaché faisait partie. Un dossier dirigé par Michel Carassou, *En route, mauvaise troupe*, qui reproduit en totalité les trois petits journaux du groupe, doit paraître un jour chez Jean-Michel Place.

Bellanger, chez qui je débarque avec *Dada à Paris* de Michel Sanouillet sous le bras (il dit de Vaché : « Peu de gens l'ont connu, moins encore en a parlé »), me donne d'emblée tout ce qu'il sait. Il faut joindre les deux sœurs de Vaché, son ami le docteur Perrin, le frère d'André Caron, accusé d'avoir fourni l'opium fatal. Il y a aussi le cousin, Robert Guibal, courtier maritime, et Pierre Lanoë, qui faisait partie de la bande.

Robert Guibal me reçoit dans un petit salon de son hôtel particulier, encombré de vitrines pleines de décorations et de portraits de jeunes officiers morts à la guerre. Je m'assieds en face d'un buste de Napoléon en faïence blanche. « Mon cousin et moi avions le même âge. Nous étions inséparables. Notre grand-mère de Touraine disait toujours : *Robert et Jacques, Jacques et Robert* ».

À quatre-vingt-cinq ans, Robert Guibal se souvient de son enfance avec une précision hallucinante : la première communion de Jacques à Lorient, les

balades à bicyclette avec son oncle, le colonel Vaché, un pique-nique à Pornichet. Il évoque cela dans de longues phrases sinueuses, se lève pour me montrer ses albums de photographies de famille. Je reconnais plusieurs fois Vaché, enfant, à Saïgon, ou assis dans un groupe, tiré à quatre épingles, appuyé sur une canne, regardant l'objectif d'un air de défi voilé. « *On a dit que Jacques haïssait son père, un homme timide, cassant, très exigeant. Moi, j'ai pu lire certaines de ses dernières lettres à ses parents où il leur disait son amour. Seulement, il refoulait ses sentiments* ».

Nous parlerons durant deux heures d'un autre Vaché, presque inconnu, un enfant doué pour le sport et la littérature, et qui, brusquement, à cause de la guerre ou de sa rencontre avec Breton, aurait changé. Le cousin me cite les livres préférés de Jacques, *la Bague de Gaston Phébus*, *le Soldat Bernard*, *la Légende de l'aigle* et *la Grogne*.

« *Il était patriote, aimait ce qui touchait à l'armée, l'héroïsme. Nous avions écrit au moins deux romans ensemble, illustrés d'images que nous découpons dans Je sais tout. Nos mères ont brûlé tout ça un jour. Ses Lettres de guerre n'ont, selon moi, aucune valeur littéraire. Il était intelligent, plein de charme. Un génie ? Certainement pas !* »

Pierre Lanoë, quatre-vingt-cinq ans, ouvre une

bouteille de muscadet dans l'appartement de sa fille, à Saint-Herblain. Acteur de mélés et de vaudevilles, il a connu la « bande » par Hublet, acteur et poète, tué au front en 1916. Lui-même a été gazé à Verdun. Sa mémoire, aussi fidèle que celle de Robert Guibal, lui permet de me faire revivre heure par heure les derniers moments de Vaché.

« Vous êtes le premier, à part Bellanger, à qui j'accepte de raconter ça. Je retrouvais Vaché et ses camarades au Jardin des plantes ou au Café de France. Le vrai génie du groupe, c'était Pierre Bissérié, qui est mort fou. Breton aurait été épaté par lui ! Au fond, c'est l'esprit de Bissérié qui lui parlait à travers Vaché... Donc, le 6 janvier, j'étais à Nantes. Je rencontre Vaché et son ami Bonnet place Graslin. Ils me disent : "Viens donc, nous avons de la confiture". Je devais rentrer à Saint-Nazaire. Alors, je refuse et je leur dis au revoir. Ils ont loué la chambre où les rejoignirent Caron, Maillocheau et un Américain, Woynow. Caron fut sauvé par son père, un stomatologiste qui habitait rue Racine. Maillocheau refusa d'en prendre. Bonnet mourut avec Vaché. Woynow m'a demandé de lui servir d'interprète au procès, où Caron fut innocenté. Je devais ensuite être le voisin de palier de celui-ci à Paris. Pour moi, ce fut un accident, pas un suicide. Bonnet aimait trop la vie pour accepter de mourir avec Vaché, et lui, je le sais, ne s'était jamais drogué avant ».

En écoutant Pierre Lanoë, je me disais qu'il est temps de rouvrir le dossier Vaché. Les mythes, on l'a bien vu pour Rimbaud, ont la peau dure, mais ici c'est le vrai destin d'un homme qui, pour une fois peut-être, a des chances d'être encore sauvé contre l'oubli.

Le Monde, 4 décembre 1979.



BENJAMIN PÉRET
UN FEU INOUBLIABLE

«*Notre collaborateur Benjamin Péret insultant un prêtre*». La photographie de cet acte mémorable, prise durant l'été 1926 à Lannion par Marcel Duhamel (le créateur de la «*Série Noire*»), fut publiée dans *la Révolution surréaliste*. Elle suffit encore à clouer vigoureusement le bec à ceux qui, abusés par la récupération mercantile et universelle d'un mouvement désormais occulté, font la moue quand on évoque les noms de Breton et de Péret.

On doit d'ailleurs à ce dernier d'autres actions et propos aussi exemplaires. Nous en citerons plusieurs, où ce profanateur des piliers de la société (religion,